

Comptes rendus



Caputo, Cosimo, *Hjelmslev e la semiotica*, Roma, Carocci, 2010, 232 p., ISBN 978-88-430-5281-3.

Les études hjelmsleviennes en Italie ont été relancées par le Cercle glossématique de Padoue, autour de la revue *Janus*, qui fête en 2009 ces dix premières années d'activité. Cosimo Caputo, auteur de *Hjelmslev e la semiotica*, contribue à ces recherches. Néanmoins, l'attention vers la théorie du langage de Hjelmslev regroupe autour de sa pensée une grande partie des sémioticiens italiens.

« Ce livre, c'est un retour sur des chemins déjà parcourus », écrit Caputo dans son introduction. En fait, ceci n'est pas le premier livre que l'auteur consacre à la théorie du langage hjelmslevienne (Caputo 1993, 1996, 2000). Néanmoins, c'est la première monographie italienne consacrée au Maître danois. Caputo cherche à déployer la complexité de la théorie du langage hjelmslevienne, en relançant en même temps le débat autour des questions problématiques qui n'ont pas encore trouvé un développement adéquat dans la sémiotique contemporaine. Hjelmslev est présenté et relu en tant que « le théoricien qui, dans la zone européenne du XX^e siècle, a le mieux développé les implications épistémologiques de la linguistique » (p. 11, nous traduisons). En partant de cet acquis, Caputo trace un long chemin qui traverse presque tous les écrits du Maître danois, en s'arrêtant sur les lieux les plus critiques de sa pensée. Il revient alors sur les questions les plus débattues de sa théorie du langage et il les relance au cœur du débat contemporain : l'immanence linguistique, qui ouvre et ferme les *Prolégomènes* ; le souci pour la généralité, qui traverse son œuvre entière ; les limites de l'analyse et leur dépassement.

Les cinq premiers chapitres du livre portent sur la reconstruction du contexte et de la démarche intellectuelle qui a conduit Hjelmslev jusqu'à la constitution d'une *sémiotique glossématique* (neuvième chapitre) ; les quatre chapitres suivants argumentent, en revanche, sur les aspects les plus problématiques de cette

théorie du langage qui n'ont pas été achevés par la sémiotique contemporaine. Néanmoins, l'analyse des faits linguistiques est un fil qui se déroule tout au long de la vie de Hjelmslev comme tout au long de ce livre, en marquant à la fois les moments critiques de sa pensée et les passages d'une théorie strictement linguistique à une science générale des signes.

Le début du livre est consacré à la relation épistémologique entre la théorie du langage hjelmslevienne et la linguistique. « Dans la perspective glossématique, la linguistique s'étend jusqu'à devenir la "forme" (science) de tous les systèmes de signes et en arrivant à coïncider avec la sémiotique. » (p. 11, nous traduisons). La linguistique constitue en fait le modèle épistémologique qui permet de fonder une nouvelle science, c'est-à-dire une science des signes. Cette inspiration est résumable dans le concept de *sémiolinguistique* qui revient de temps en temps dans le texte, comme dans les soucis épistémologiques de son auteur (Caputo 2006, p. 39). La sémiotique dont Hjelmslev a construit les fondements prend comme modèle épistémologique une théorie linguistique, la *glossématique*. Pour cette raison Caputo s'intéresse à la science des signes envisagée par Hjelmslev en tant que *sémiotique glossématique* (Caputo 2003, 2010).

Dans le premier chapitre, l'auteur revient sur les étapes fondamentales de la vie intellectuelle de Hjelmslev, en soulignant l'importance de la période parisienne (1926-1927), pendant laquelle il avait été élève de A. Meillet à l'École des Hautes Études. L'auteur revient aussi sur l'influence de la pensée saussurienne sur la glossématique, ce qui permet de relever « la contribution féconde de la linguistique à la sémiotique » (p. 28, nous traduisons). Cette influence s'est mise en place dans une théorie du langage (*sprog* en danois, à la fois « langue » et « langage ») qui dépasse une théorie strictement linguistique. C'est pour cette même raison que Greimas (1986, p. 44), par exemple, a toujours voulu distinguer l'héritage hjelmslevien de l'héritage glossématique, c'est-à-dire « l'héritage épistémologique qui débouche sur un horizon sémiotique général et celui strictement

linguistique » (p. 29, nous traduisons). Déjà ailleurs (Caputo 1993, 2003, 2006), l'auteur avait mis en évidence comment la perspective hjelmslevienne amène à étendre l'horizon de la linguistique et, par conséquence, les compétences du linguiste, qui est appelé à être « un théoricien qui « opère sur le langage » [Hjelmslev] en général et sur les langues particulières » (p. 64, nous traduisons). C'est ici que le *principe empirique*, fondement épistémologique de la théorie du langage hjelmslevienne, intervient pour régler le travail du linguiste. « *L'Entretien sur la théorie du langage* [de Hjelmslev] présente, non sans humour, trois sous-types de linguistes : le spécialiste, le philosophe du langage et le théoricien linguiste. Les linguistes spécialistes peuvent travailler indépendamment des deux autres sous-types ; en fait, Hjelmslev conçoit bien que les spécialistes – parmi lesquels il compte les philologues et les grammairiens comparatistes – préexistent aux théoriciens linguistes. » (Badir 2001b, p. 148)

La méthode de l'analyse linguistique (glossématique) adoptée par Hjelmslev est *empirique* et *déductive*, ce qui permet de chercher la généralité dans les faits linguistiques, en révélant « un style de pensée kantien » (p. 70). Cette méthode transforme le linguiste en théoricien. Caputo consacre alors le troisième chapitre à l'analyse linguistique et au rôle du linguiste. La méthode supposée par la glossématique dépasse donc les limites des faits linguistiques et conquiert finalement l'analyse de tout système de signes. Dans ce cadre, l'auteur rappelle aussi que le sens du terme *sémiologie* a subi un déplacement : il ne s'agit plus de la sémiologie saussurienne en tant que science qui étudie les signes au sein de la vie sociale, mais d'une théorie de la forme. Elle est maintenant une sémiotique scientifique qui a pour objet une sémiotique non-scientifique (la langue). Néanmoins, dans la théorie du langage hjelmslevienne, la sémiologie coïncide avec une théorie du langage et des langues, c'est-à-dire avec la linguistique (p. 72).

La *sémiotique glossématique* est définie par Caputo comme une « théorie des relations formelles ou abstraites et des relations matérielles » (p. 12, nous traduisons). Ces relations constituent le signe. C'est donc une

idée de « signe en tant que trame (*textus*), c'est-à-dire en tant que catégorie ou relation, et non en tant que chose qui en constitue une autre » (p. 135, nous traduisons), qui se met en place dans la théorie du langage hjelmslevienne. Le signe se révèle comme une détermination provisoire au sein « d'un *réseau* de relations. C'est une *position* (un nœud du réseau) fonctionnellement définie au sein de ce même réseau, mais d'où il est possible de retrouver les fils d'autres nœuds (positions), d'autres signes » (p. 136, nous traduisons). Caputo montre alors le chemin que Hjelmslev parcourt pour se détacher d'une notion traditionnelle de signe, comme *aliquid stat pro aliquo*, inacceptable surtout d'un point de vue linguistique. « Il en découle une notion abstraite, pure, du signe qui devient un *incorporel*. » (p. 138, nous traduisons). L'auteur développe ensuite les enjeux épistémologiques qui découlent de cette notion de *signe*, par exemple, par rapport à celle de *symbole* (septième chapitre).

Caputo reprend certaines des questions irrésolues de la théorie du langage hjelmslevienne, comme le concept de *matière*. Au sein de l'analyse des faits linguistiques, Hjelmslev remet en question la relation entre logique, psychologie et grammaire générale (deuxième chapitre), qui se débattent autour de l'analyse de la « matière du contenu ». Hjelmslev vise à soustraire la « matière du contenu » à la logification et au psychologisme, en la référant à l'analyse linguistique, conformément à la leçon saussurienne. Néanmoins, une conception instrumentaliste des langues naturelles ressort de cette synthèse, qui fait donc envisager une théorie de l'esprit, par rapport à laquelle s'établissent les relations épistémologiques entre grammaire et psychologie. Caputo rappelle ainsi la conception philosophique de la grammaire générale que Hjelmslev retient de l'œuvre de Rasmus Christian Rask. « La grammaire générale n'a pas de valeur pratique ou didactique, [...] mais elle a une valeur théorétique, elle sert à la connaissance des faits du langage et de la pensée, et elle part de leurs concrétisations grammaticales, non du langage et de la pensée elle-même. » (p. 54, nous traduisons). Ce qui remet en question la relation entre grammaire et logique au sein

de la théorie du langage hjelmslevienne, en montrant comment les *Principes de grammaire générale* (1928) se détachent nettement des grammaires générales qui l'ont précédé (§ 2.6). C'est encore dans les *Principes*, qu'on voit se dessiner un concept de « forme grammaticale » en tant que « forme matérialisée [*materiata*] » (p. 50), néologisme proposé par Caputo qui restitue un concept plutôt difficile à cerner. Cette notion de « forme grammaticale » prépare la notion glossématique de *forme*, qui suppose une notion encore incertaine de *matière*.

Caputo rappelle alors le projet de Hjelmslev de constituer une science des catégories fondée sur la « sublogique » du langage (quatrième chapitre). C'est un thème qu'on retrouve dans ses écrits des années trente, mais qui traverse « comme une rivière souterraine » (p. 85) sa réflexion sur le langage. La *sémiotique glossématique* est parcourue par une « sublogique » fondée sur un système d'oppositions qui ne sont pas du type logique positif/négatif, mais du type défini/indéfini, c'est-à-dire des *oppositions participatives*. Caputo consacre tout un chapitre à expliquer le passage de la notion de *catégorie* à celle d'*opposition participative*, l'une des plus fructueuses de la théorie du langage hjelmslevienne. Ce faisant, il explique dans le cinquième chapitre comment Hjelmslev conçoit finalement la *forme* et le *signe*. « La logique participative, c'est une logique originaire, non une logique inférieure, c'est une logique de la continuité, de la graduation continue, du lien intime, de l'intrigue, de manière que "être" signifie "être-avec" ou "exister-avec". » (p. 96, nous traduisons). On reconnaît ici « les fondements de la sémiotique, dans la logique de l'inclusion ou de la participation, dans cette sorte d'« antilogique » qui n'obéit pas aux règles de la pensée fondée sur le principe d'identité, de non contradiction et du tiers exclu, mais qui représente une dimension plus profonde » (p. 97, nous traduisons). Dans le langage c'est plutôt une logique du « tiers inclus » (p. 100) qui domine, ce qui permet de rendre compte de l'indétermination du sens. Ce qui découle de l'assomption d'une logique participative, qui se présente comme « sublogique » (*La catégorie des cas*, 1935), comme lieu du « subthéorique » ou « métathéorique » (*Sprogteori : Résumé*,

1975) ou comme « matière » (*Prolégomènes à une théorie du langage*, 1943 ; *La stratification du langage*, 1954), c'est une possibilité donnée à la glossématique de se développer de façon réticulaire au sein des relations conceptuelles qu'elle met en place. Ce qui fait revenir au premier plan le dynamisme propre à cette théorie, qu'on retrouve tout de suite dans l'identité relationnelle des entités glossématiques (« forme », « substance », « matière », ainsi que « expression », « contenu » et leurs articulations).

Caputo est donc très attentif à faire ressortir le réseau des concepts hjelmsleviens et met bien en évidence l'esprit à la fois scientifique et philosophique qui anime la *sémiotique glossématique*. En tant que « logique de la continuité » (Prampolini 2005), qui se révèle surtout dans *La stratification du langage* (1954), la sémiotique glossématique peut dialoguer aussi bien avec la phénoménologie, qu'avec l'herméneutique par le biais de la première. Est alors justifié l'appellatif de « structuralisme anthropologique » (p. 40) attribué à la sémiotique glossématique, idée que l'auteur reprend à Prampolini (2004, p. 130-131).

La définition donnée de *sémiotique glossématique* (p. 12) dirige l'attention, encore une fois, sur les problèmes posés par le concept de *matière*, qui reprend seulement partiellement le concept saussurien. Chez Saussure, la *matière* identifie ce qui n'est pas encore institué en tant qu'objet d'un point de vue spécifique ; chez Hjelmslev, la *matière* identifie ce qui n'est pas (encore) formé, c'est-à-dire ce qui n'est pas (encore) signe. Le concept hjelmslevien de *matière* synthétise, en fait, la socialité et l'historicité propres aux faits langagiers, qui paraissent être des résidus de la glossématique. C'est dans la question de l'*usage* des signes, qui suppose justement la socialité et l'historicité, qu'on retrouve donc une « dimension interprétative » (p. 141) dans la théorie du langage hjelmslevienne. L'usage, c'est le lieu de l'interprétation : il atteste l'habitude, le stéréotype, mais aussi le changement. C'est en considérant l'usage que Caputo montre comment la formalité dont il s'agit dans la sémiotique glossématique, est une « *formalité interprétative* » (p. 139). « Le signe n'est pas une chose solide, un objet dur, plein,

comme dans la tradition. Le signe, en revanche, est une fonction d'interdépendance (ou relation de solidarité) à l'intérieur de soi-même, mais aussi une fonction de détermination (ou relation de sélection) à l'extérieur. En somme, *le signe est un rapport* ; il n'a pas de signifié déjà défini, mais il acquiert le signifié dans la détermination entre l'interprété (constant) et l'interprétant (variable), où [...] le deuxième manifeste le premier, le déplace, le déploie, le développe, le contracte ; où le premier est condition (ou présupposé) du deuxième. Il s'agit d'une relation d'interprétation, qui est la règle de la *sémiosis*. Il s'agit d'une relation entre *positions* (définies fonctionnellement) de la chaîne sémiotique, de sorte qu'on ne puisse pas confondre les rôles ou les fonctions de ce que sont *forme* (de l'expression ou du contenu), *substance* (de l'expression ou du contenu) ou *matière* dans un parcours interprétatif, même si les rôles peuvent changer dans un autre parcours. » (p. 139, nous traduisons). C'est donc le « parcours interprétatif » suivi qui détermine les relations réciproques entre les *strata* du langage (Hjelmslev 1954). Cette dimension interprétative revient aussi dans l'articulation entre les notions *forme/substance* et *schémalusage* (§ 3.5).

C'est encore dans l'interaction entre les *strata* du langage qu'on peut comprendre l'idée de « structuralisme anthropologique ». Hjelmslev n'a pas seulement continué dans la direction saussurienne définissant la langue comme une forme, plutôt qu'une substance. Il a retenu aussi la notion saussurienne de langue en tant qu'*institution sociale*, ce qui permet de concevoir les formes linguistiques dans des systèmes de normes sociales qui les englobent, c'est-à-dire les cultures. Et c'est ici que Caputo retrouve les liens épistémologiques que Hjelmslev avait noué avec le milieu parisien (p. 41).

« L'introduction du concept de matière dans les sciences des signes déplace le centre de l'intérêt théorique du problème logique du langage au problème phénoménologique du sens. » (p. 177, nous traduisons). La remise en question du concept de *matière*, sur lequel l'auteur avait déjà écrit (Caputo 1996, 2000) et qu'il propose ici dans une nouvelle version (huitième chapitre), lui permet de revenir sur un lieu critique de la théorie du langage

hjelmslievenne. « La matière a une forme *non-scientifique, non-sémiologique*, ce qui veut dire qu'elle est un substrat scientifiquement amorphe et en même temps lieu de toute "signation" [segnatura] possible. Elle est en tant que telle *materia signanda* » (p. 181, nous traduisons). Néanmoins, puisque « la matière a une forme », elle est aussi une *materia signata*, malgré le fait que cette forme soit « *non-scientifique, non-sémiologique* ». La matière est à former, « *signanda* », puisque sa forme montre une diversité, un excès de sens, qui reste à soumettre à l'analyse, par laquelle seulement elle pourrait acquérir une forme scientifique ; mais elle doit être aussi formée dans un certain sens pour qu'elle puisse être soumise à l'analyse elle-même, et dans ce cas elle peut être donc considérée aussi comme une matière « *signata* ». On peut reconnaître ici l'une des contributions de Caputo au débat théorique, mais aussi un lieu critique de l'interprétation des textes hjelmsleviens.

Ce qui retient l'attention dans la théorie du langage de Hjelmslev c'est en fait toujours la notion de *forme* et la perspective relationnelle. Donc la reprise du concept de *matière* permet de revenir aussi sur le *formalisme* qui caractérise la glossématique, raison pour laquelle on reconnaît à Hjelmslev « un style de pensée sur un arrière-plan mathématique » (p. 15). Un style qu'il partage, d'ailleurs, avec Saussure d'un côté, et Peirce de l'autre.

Le concept de *matière*, dont Caputo s'occupe largement dans ce livre, pourrait être considéré comme le fil rouge autour duquel se développe l'argumentation des derniers chapitres et le lieu où s'installent les problématiques soumises à la sémiotique contemporaine. C'est ici, en fait, que la sémiotique contemporaine ouvre la voie vers la phénoménologie et les domaines de recherche encore à explorer.

Cette monographie s'adresse donc surtout aux sémioticiens, en relançant la réflexion sur des points critiques d'une recherche toujours en train de se faire. La lecture de ce livre présuppose, en fait, la connaissance de la terminologie glossématique et des écrits fondamentaux de Hjelmslev. L'esprit qui l'anime est en fait à la fois didactique, parce qu'il dessine une image d'ensemble de la théorie du langage hjelmslevienne, et

d'enquête, parce qu'il met au jour les aspects critiques de cette démarche. Caputo nous offre alors une synthèse efficace et problématique de la pensée du Maître danois, en relançant la discussion autour des nœuds théoriques de la *sémiotique glossématique*.

BIBLIOGRAPHIE

- Badir, Semir (2001). « La théorie d'après Hjelmslev », Galassi, Romeo & De Michiel, Margherita (éds), *Louis Hjelmslev a cent'anni dalla nascita*, Janus. Quaderni del Circolo glossematico 2, Padova, Imprimatur, 145-159.
- Caputo, Cosimo (1993). *Su Hjelmslev. La nuvola di Amleto: segno, senso e filosofia del linguaggio*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane.
- Caputo, Cosimo (1996). *Materia signata. Sulle tracce di Hjelmslev, Humboldt e Rossi-Landi*, Bari, Levante.
- Caputo, Cosimo (2000). *Semiologia e semiotica o la forma e la materia del segno*, Bari, Edizioni B.A. Graphis.
- Caputo, Cosimo (2003). *Semiotica del linguaggio e delle lingue*, Bari, Edizioni B.A. Graphis.
- Caputo, Cosimo (2006). *Semiotica e linguistica*, Roma, Carocci.
- Greimas, Algirdas J. (1986). « Conversation », Zinna, Alessandro, *Louis Hjelmslev. Linguistica e semiotica strutturale*, Versus 43, Milano, Bompiani, 41-57.
- Hjelmslev, Louis T. (1928). *Principes de grammaire générale*, Copenhagen, Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- Hjelmslev, Louis T. (1943). *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, Copenhagen, Ejnar Munksgaard [trad. fr. par Léonard, Anne-Marie, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968 ; nouvelle édition par Canger, Una, avec la collaboration de Wewer, Annick, 1971].
- Hjelmslev, Louis T. (1954). « La stratification du langage », *Word* 10, 163-188 [Hjelmslev, Louis T. (1971). *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 44-76].
- Hjelmslev, Louis T. (1975). *Résumé of a theory of language*, Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, XVI, Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, 1-279 [trad. fr. « Résumé d'une théorie du langage : la glossématique, introduction et composantes universelle », Hjelmslev, Louis T. (1985). *Nouveaux essais*, édité par Rastier, François, Paris, PUF, 87-132].
- Prampolini, Massimo (2004). *Ferdinand De Saussure*, Roma, Meltemi.
- Prampolini, Massimo (2005). « Osservazioni sull'immanenza glossematica », Gheghin, Federico & Zorzella, Cristina (éds), *Lingua e conoscenza*, Janus. Quaderni del Circolo Glossematico 5, Padova, Il Poligrafo, 105-132.
- Saussure (De) F. ([1916] 1922). *Cours de linguistique générale*, édité par C. Bally et A. Séchehaye, introduction et notes de T. De Mauro, Paris, Payot, 1995.

Rossana De Angelis
Université de Calabre (Italie)



Laugier, Sandra & Plaud, Sabine (éds), *Lectures de la Philosophie Analytique*, Paris, Ellipses, 2011, 620 p., ISBN 9-782729-864323.

S'inscrivant en contre du débat actuel qui vise à atteindre une « définition » du courant de la philosophie analytique en dégagant au moins une propriété commune aux divers mouvements qui l'animent (une convergence sur les domaines de questions privilégiés ? sur la méthode utilisée ? ou encore sur le style de pensée ?), Sandra Laugier et Sabine Plaud soulignent tout d'abord dans leur *Avant-propos* que ce courant « traite de questions qui ne sont pas différentes de celles de la philosophie en général » (p. 13), puis argumentent – en convoquant la notion wittgensteinienne de « ressemblance de famille » – qu'« il y a des traits communs entre telle ou telle des philosophies analytiques, mais [qu']on ne saurait isoler un trait général qui serait partagé par l'ensemble des philosophies ou théories de ce champ » (p. 14). Loin de penser la « diversité intrinsèque » de ce courant comme un symptôme problématique, Laugier et Plaud y voient la preuve de son « caractère vivant et ouvert »